

LA LUCARNE

JOSÉ SARAMAGO

LA LUCARNE

roman

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Claraboia*
Éditeur original : Editorial Caminho, S.A., 2011, Portugal
© Herdeiros de José Saramago, 2011
ISBN original : 978-972-21-2441-6

ISBN 978-2-02-109555-5

Les droits français ont été négociés par la Literarische Agentur Mertin,
Francfort-sur-le-Main, Allemagne

© Éditions du Seuil, septembre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de Jerónimo Hilário,
mon grand-père*

Dans toutes les âmes, comme dans toutes
les maisons, derrière la façade, il y a un
intérieur caché.

RAUL BRANDÃO

PRÉFACE

Le livre perdu et retrouvé au fil des années

Saramago était en train de se raser lorsque le téléphone sonna. Il plaça le combiné contre la partie du visage non savonnée et prononça quelques mots : « Vraiment ? C'est surprenant », « Ne vous dérangez pas, je serai là dans moins d'une demi-heure ». Et il raccrocha. Sa toilette ne fut jamais aussi rapide. Il me dit ensuite qu'il allait récupérer un roman qu'il avait écrit entre 1940 et 1950 et qui était perdu depuis. Il revint avec *Claraboia* sous le bras, c'est-à-dire une liasse de feuillets tapés à la machine que le temps n'avait ni jaunis ni abîmés, peut-être parce que le temps s'était montré plus respectueux de l'original que ceux qui les reçurent en 1953. « Pour notre maison d'édition ce serait un honneur de publier le manuscrit découvert lors d'un déménagement de nos installations », fut-il déclaré cérémonieusement à José Saramago en 1989, à l'époque où il s'attachait à finir *L'Évangile selon Jésus-Christ*. « Merci, pas maintenant », rétorqua-t-il, et il sortit dans la rue avec le roman retrouvé et avec, enfin, une réponse, celle qui lui avait été déniée quarante-sept ans plus tôt, quand il avait trente et un ans et tous les rêves imaginables. Ce comportement de la maison d'édition l'avait plongé dans un silence douloureux, ineffaçable, et qui avait duré plusieurs décennies.

« Le livre perdu et retrouvé au fil des années » était la façon dont nous parlions de *Claraboia* chez nous. Ceux qui lurent le roman alors tentèrent de convaincre son auteur de la nécessité de sa publication, mais José Saramago refusait obstinément, disant que ce livre ne serait pas publié tant qu'il serait vivant. Sans autre explication qu'un rappel de sa règle de vie, si souvent écrite et proclamée, selon laquelle personne n'est obligé d'aimer qui que ce soit, mais nous avons tous l'obligation de nous respecter les uns les autres. Se référant à cette logique, Saramago estimait qu'aucune maison d'édition n'a l'obligation de publier les manuscrits qu'elle reçoit, mais qu'il existe le devoir de fournir une réponse à qui, jour après jour, en attend une, mois après mois, avec impatience et même inquiétude, car le livre envoyé, le manuscrit, est autre chose qu'un amoncellement de mots, il renferme un être humain, avec son intelligence et sa sensibilité. L'humiliation que représenta pour le jeune Saramago le fait de ne pas recevoir quelques lignes simples, un bref et rituel « notre programme de publication est déjà bouclé », était susceptible de se reproduire chaque fois qu'il tomberait sur le livre, pensaient ses proches, si bien que nous cessâmes d'insister sur sa publication. Nous attribuâmes à cette douleur ancienne la négligence avec laquelle il avait abandonné ce manuscrit sur sa table de travail, au milieu de mille autres papiers. José Saramago ne relut pas *Claraboia*, il ne chercha pas le manuscrit original quand je le donnai à relier en basane et il me traita de femme excessive quand je lui offris le volume relié. Cependant il savait – car il en était l'auteur – que le livre n'était pas mauvais, que certains éléments dans cette œuvre se retrouveraient de façon récurrente dans le restant de son travail littéraire et qu'on y décelait déjà ce qu'il développera ensuite pleinement : sa propre voix narrative.

«Tout peut être raconté différemment», déclara Saramago quand il eut traversé des déserts et navigué sur des eaux ténébreuses. Si nous acceptons cette affirmation aujourd'hui, après avoir relaté les faits et les suppositions, nous devons interpréter les signes et comprendre l'obstination de Saramago à la lumière de toute une vie, partagée et empreinte d'une nécessité impérieuse de communication. «Mourir, c'est avoir été et ne plus être», a dit José Saramago. Et il est vrai qu'il est mort et n'est plus là, mais soudain, dans les pays où *Claraboia* a été publié, au Portugal et au Brésil, les patries de sa langue, les gens se passent de main en main un nouveau livre et commentent avec une émotion renouvelée sa lecture et leur surprise. Ils découvrent alors que Saramago s'est remis à publier un livre, un roman qui apporte une fraîcheur éclairante, qui pénètre notre sensibilité et nous arrache des exclamations de joie et d'étonnement et ils comprennent, nous comprenons, enfin, que c'est l'offrande que l'auteur a voulu nous laisser de façon à continuer à partager, puisque indubitablement il n'est plus là. Et l'on répète à satiété : ce livre est un bijou, comment un jeune homme d'une vingtaine d'années a-t-il pu écrire avec autant de maturité, d'assurance, énoncer déjà des obsessions littéraires et laisser entrevoir sa cartographie stylistique et sentimentale d'une façon aussi explicite ? D'où Saramago a-t-il tiré cette sagesse, cette capacité de dépeindre des personnages avec autant de subtilité et d'économie narrative, de présenter des situations anodines et pourtant aussi profondes qu'universelles, de transgresser de façon aussi sereinement violente ? Un jeune homme, rappelons-le, qui a moins de trente ans, qui n'a pas fréquenté l'université, qui est fils et petit-fils d'analphabètes, mécanicien de profession, travaillant dans un bureau à l'époque, qui se hasarde à

interpréter le cosmos qu'est un immeuble, avec sa propre boussole et avec Pessoa, Shakespeare, Eça de Queirós, Diderot et Beethoven comme aimable compagnie. C'est la porte d'entrée dans l'univers de Saramago, un univers qui fut défini dès lors.

Les personnages masculins de Saramago sont déjà présents dans *Claraboia*, celui qui s'appelle simplement H, de *Manuel de peinture et de calligraphie* ; Ricardo Reis, de *L'Année de la mort de Ricardo Reis* ; Raimundo Silva, de *Histoire du siège de Lisbonne* ; don José, de *Tous les noms* ; le musicien des *Intermittences de la mort* ; Caïn ; Jésus-Christ ; Cipriano Algor ; cette collection d'hommes peu loquaces, solitaires, libres, qui ont besoin de la rencontre amoureuse pour briser, toujours momentanément, leur façon concentrée et introvertie d'être au monde.

Les femmes fortes de Saramago sont, elles aussi, présentes dans *Claraboia*. Quand l'auteur se recrée dans les personnages féminins, la capacité transgressive devient plus évidente et plus dépouillée : Lídia, femme entretenue par un directeur d'entreprise à qui elle donne des leçons de dignité, l'amour lesbien, la soumission héritée, découverte comme un fait pathétique au sein de la famille, la condamnation sociale insupportable, le viol, l'instinct, la force pour défendre ses positions, la petitesse des vœux et l'honnêteté que peuvent renfermer certains corps, malgré une fatigue issue de tant de privations et de malheurs.

Claraboia est un roman de personnages. Il se passe à Lisbonne dans les années quarante du vingtième siècle, quand la Seconde Guerre mondiale est terminée, mais pas la dictature de Salazar, qui apparaît comme une ombre ou un silence enveloppant tout. Ce n'est pas un roman politique, donc il ne faut pas penser qu'il a subi les rigueurs de la

censure et que c'est pour cette raison qu'il n'avait pas été publié à l'époque. Toutefois, pour les mœurs tranquilles d'alors, un roman qui transgresse les valeurs établies, où la famille n'est pas synonyme de foyer, mais d'enfer, où les apparences ont plus de force que la réalité, où certaines utopies, présentées comme étant des objectifs louables, sont, quelques pages plus loin, décrites comme relatives, où l'on condamne de façon explicite les violences faites aux femmes et où l'on relate avec naturel l'amour entre des personnes du même sexe, en l'exprimant avec une angoisse naturelle, mais sans condamnation dans le regard de l'auteur, tout cela et tout le reste qu'est ce livre ont sans doute influé sur la décision de ne pas le publier. Trop fort, trop risqué venant d'un auteur inconnu, trop de travail pour le défendre devant la censure et la société, vu le faible revenu qu'il rapporterait. Voilà pourquoi le livre fut jeté aux oubliettes, sans un oui compromettant, sans un non susceptible de s'avérer compromettant à l'avenir. Peut-être, et là nous revenons à des conjectures, l'a-t-on laissé pour plus tard, lorsque les temps changeraient, sans imaginer qu'il faudrait des décennies avant que ce qu'on a appelé l'esprit d'ouverture commence à devenir visible et dans l'intervalle les générations se sont succédé et l'oubli est venu avec elles. Dans le monde et dans la maison d'édition. José Saramago aussi avait un autre métier, celui d'éditeur, il avait effectué sa traversée de silence et de solitude et il s'apprêtait à écrire d'autres livres.

La vie ne fut pas simple pour José Saramago. À l'affront que fut l'absence de réponse de la maison d'édition pour *Claraboia*, livre écrit la nuit, entre des journées de travail dans des emplois ingrats, il dut ajouter d'autres avanies dues à sa condition d'inconnu, d'homme non passé par l'université, non issu de l'élite, qui sont des facteurs

importants dans une petite société comme était la société lisboète des années 1950 et 1960. Ceux qui seraient plus tard ses collègues se gaussaient de lui parce qu'il bégayait, et ce problème, qu'il parvint à surmonter, l'a replié à tout jamais sur lui-même, il laissait la loquacité aux autres, il observait et vivait installé dans son monde intérieur, et peut-être put-il écrire autant pour cette raison. Depuis l'envoi de *Claraboia* à l'éditeur jusqu'à ce que José Saramago se remette à publier, vingt années s'écoulèrent. Il recommença avec la poésie, dans *Les Poèmes possibles* et *Probablement la joie*, car le troisième livre, *L'Année 1993*, est déjà un pont vers la narration, ensuite il y eut deux ouvrages de chroniques journalistiques qui sont des embryons de fiction. *Claraboia* est aussi contenu dans ses chroniques, encore que personne ne fût au courant de l'existence de ce roman, et attendait son heure, le moment d'arriver entre les mains des lecteurs comme quelque chose de plus qu'un livre perdu.

Claraboia est le cadeau que méritaient les lecteurs de Saramago. Ce n'est pas une porte qui se ferme, au contraire c'est une porte qui s'ouvre toute grande, franchement, afin qu'il soit possible de lire cette œuvre à la lumière et dans la perspective de ce que l'écrivain, encore jeune, disait déjà. *Claraboia* est la porte d'entrée à Saramago et sera une découverte pour chaque lecteur. Comme si un cercle parfait se refermait. Comme si la mort n'existait pas.

PILAR DEL RÍO,
présidente de la Fondation José-Saramago

I

Entre les voiles oscillants qui peuplaient son sommeil, Silvestre commença à entendre des entrechoquements de vaisselle et il aurait presque juré que des clartés s'insinuaient à travers les grandes mailles des rideaux. Sur le point de se fâcher, il s'aperçut soudain qu'il était en train de se réveiller. Il cligna plusieurs fois des paupières, bâilla et demeura immobile, sentant le sommeil s'éloigner lentement. D'un mouvement rapide, il s'assit dans le lit. Faisant craquer bruyamment les articulations de ses bras, il s'étira. Sous le vêtement, les muscles de son dos roulèrent et tressaillirent. Il avait un torse puissant, des bras épais et durs, des omoplates revêtues de muscles entrelacés. Il avait besoin de ces muscles pour son métier de cordonnier. Ses mains étaient comme pétrifiées, la peau de ses paumes était devenue si épaisse qu'on aurait pu y passer une aiguille avec un fil sans qu'elle saigne.

Il sortit les jambes hors du lit avec un mouvement de rotation plus lent. Ses cuisses maigres et ses rotules blanchies par le frottement du pantalon qui en élaguait les poils attristaient et désolaient profondément Silvestre. Il était indéniablement fier de son torse, mais détestait ses jambes, si décharnées qu'elles semblaient ne pas lui appartenir.

Contemplant avec découragement ses pieds nus posés sur le tapis, Silvestre gratta sa tête grisonnante. Puis il se passa la main sur le visage, palpa ses os et sa barbe. Il se leva à contrecœur et fit quelque pas dans la chambre. Il avait une silhouette vaguement donquichottesque, perché sur des guibolles hautes comme des échasses, dans son caleçon et sa chemise, avec une tignasse poivre et sel, un grand nez crochu et ce tronc puissant que les jambes avaient du mal à soutenir.

Il chercha son pantalon et ne le trouva pas. Passant la tête par la porte, il cria :

– Mariana ! Hé, Mariana ! Où est mon pantalon ?

(Voix de l'intérieur :)

– Je te l'apporte !

À sa démarche, on devinait que Mariana était grosse et ne pouvait se déplacer rapidement. Silvestre dut attendre un bon moment et le fit patiemment. La femme apparut à la porte :

– Le voilà.

Elle portait le pantalon plié sur le bras droit, un bras plus gros que les jambes de Silvestre. Et elle ajouta :

– Je ne sais pas ce que tu fabriques avec les boutons de tes pantalons, ils disparaissent toutes les semaines. Il va falloir que je les couse avec du fil de fer...

La voix de Mariana était aussi grasse que sa propriétaire. Et elle était aussi franche et bonne que ses yeux. Elle était loin de penser qu'elle avait dit quelque chose de drôle, mais son mari sourit avec toutes les rides de son visage et le peu de dents qui lui restaient. Il prit le pantalon, l'enfila sous le regard débonnaire de sa femme et fut satisfait, ce vêtement rendant son corps plus proportionné et régulier. Silvestre était aussi vaniteux de son corps que Mariana était indifférente à ce dont la nature l'avait dotée. Aucun des deux ne

se faisait d'illusions sur l'autre et ils savaient très bien que le feu de la jeunesse s'était éteint à tout jamais, mais ils s'aimaient tendrement, aujourd'hui comme il y a trente ans, lorsqu'ils s'étaient mariés. Peut-être leur amour était-il plus fort maintenant, car il ne se nourrissait plus de perfections réelles ou imaginées.

Silvestre suivit sa femme jusqu'à la cuisine. Il s'enferma dans la salle de bains et en ressortit dix minutes plus tard, lavé. Il n'était pas coiffé car il était impossible de dompter la crinière qui dominait (dominer étant le terme approprié) sa tête, « le faubert du navire », comme l'appelait Mariana.

Les deux bols de café fumaient sur la table et il régnait dans la cuisine une bonne odeur fraîche de propreté. Les joues rondes de Mariana resplendissaient et tout son corps obèse tressautait et s'agitait quand elle se déplaçait dans la cuisine.

– Tu es de plus en plus grosse, ma pauvre !...

Et Silvestre rit. Mariana rit avec lui. Deux enfants, ni plus ni moins. Ils s'assirent à table. Ils burent le café bouillant à longues gorgées bruyantes, pour s'amuser. Chacun voulait l'emporter sur l'autre en aspirant.

– Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

Maintenant, Silvestre ne riait plus. Mariana aussi prit un air réfléchi. Même ses joues semblaient moins rouges.

– Je ne sais pas. C'est toi qui décides.

– Je te l'ai dit hier. Le cuir pour les semelles devient hors de prix. Les clients se plaignent que je prends cher. C'est la faute au cuir... Je ne peux pas faire de miracle. J'aimerais bien qu'on me dise qui prend moins cher que moi. Et les gens continuent à se plaindre...

Mariana mit fin à ces protestations. S'ils continuaient comme ça, ils n'arriveraient nulle part. Ce qu'ils devaient faire c'était décider s'ils prenaient ou non un pensionnaire.

– Oui, ça nous dépannerait bien. Ça nous aiderait à payer le loyer et si c'était un célibataire et que tu acceptes de te charger de son linge, ça renflouerait nos comptes.

Mariana avala la dernière goutte de café douceâtre au fond de son bol et répondit :

– Moi, ça ne me dérangerait pas. Ça nous donnerait un coup de pouce...

– C'est sûr. Mais prendre de nouveau un pensionnaire, après s'être débarrassé de cette horde qui est partie...

– Tu vois une autre solution ? Pourvu que ce soit un brave homme... Moi je m'entends bien avec tout le monde, si on s'entend bien avec moi.

– Tentons le coup une nouvelle fois... Un homme seul, qui vienne juste dormir, voilà ce qu'il nous faut. Tout à l'heure, dans l'après-midi, j'irai mettre une annonce.

– Mastiquant encore une dernière bouchée de pain, Silvestre se leva et déclara : – Bon, je me mets au boulot.

Il retourna dans la chambre à coucher et se dirigea vers la fenêtre. Il écarta la tenture qui séparait la chambre de l'établi installé sur une estrade surélevée. Des alènes, des formes, des bouts de fil, des boîtes en fer-blanc contenant des clous minuscules, des morceaux de cuir et de peau. Dans un coin, un paquet de tabac français et des allumettes.

Silvestre ouvrit la fenêtre et jeta un coup d'œil dehors. Rien de nouveau. Peu de gens passaient dans la rue. Non loin de là, une femme vendait des caroubes. Silvestre n'arrivait pas à comprendre comment cette femme pouvait vivre de ça. Aucune de ses connaissances ne mangeait des caroubes, lui-même n'en avait pas consommé depuis plus de vingt ans. Autres temps, autres mœurs, autres nourritures. Ayant résumé la question de cette façon, il s'assit, ouvrit le paquet de tabac, repêcha le papier à cigarettes dans le fouillis d'objets encombrant l'établi et se confec-

tionna une cigarette. Il l'alluma, savoura une bouffée et s'attela à l'ouvrage. Il devait placer des empeignes, une tâche à laquelle il appliquait toujours son savoir-faire.

De temps en temps, il regardait la rue. Le matin s'éclaircissait peu à peu, bien que le ciel demeurât couvert et qu'il y eût dans l'atmosphère un léger voile de brume qui estompait le contour des choses et des gens.

Parmi la multitude de bruits emplissant déjà l'immeuble, Silvestre commença à distinguer un claquement de talons sur les marches de l'escalier. Il les identifia immédiatement. Il entendit s'ouvrir la porte donnant sur la rue et se pencha :

– Bonjour, mademoiselle Adriana !

– Bonjour, monsieur Silvestre.

La femme s'arrêta sous la fenêtre. Elle était de petite taille et portait des lunettes avec des verres épais qui transformaient ses yeux en deux billes minuscules et inquiètes. Elle était à mi-chemin entre trente et quarante ans et déjà quelques cheveux blancs rayaient çà et là sa coiffure simple.

– Alors, comme ça, vous allez au travail, pas vrai ?

– Eh oui. À plus tard, monsieur Silvestre.

Il en était ainsi tous les matins. Quand Adriana sortait de la maison, le cordonnier était déjà à la fenêtre du rez-de-chaussée. Impossible de s'échapper sans voir cette tignasse ébouriffée et sans entendre les salutations inévitables et y répondre. Silvestre la suivit du regard. Ainsi, de loin, elle ressemblait, dans la comparaison pittoresque du cordonnier, à « un sac mal ficelé ». Arrivée au coin de la rue, Adriana se retourna et adressa un signe d'adieu au deuxième étage. Puis elle disparut.

Silvestre lâcha la chaussure et passa sa tête par la fenêtre. Il n'était pas fouineur, car il aimait bien les voisins du

deuxième, de bonnes clientes et de braves femmes. D'une voix altérée par la torsion de son cou, il salua :

– Bonjour, mademoiselle Isaura ! Comment ça va, aujourd'hui ?

Du deuxième étage, la réponse lui parvint, atténuée par la distance :

– Pas trop mal, en fait. Le brouillard...

Impossible de savoir si le brouillard nuisait ou non à la beauté du matin. Isaura laissa mourir le dialogue et referma doucement la fenêtre. Elle n'avait rien contre le cordonnier, ne détestait pas son air à la fois réfléchi et souriant, mais ce matin-là elle ne se sentait pas d'humeur à bavarder. Elle avait une montagne de chemises à terminer avant la fin de la semaine. Elle devait les livrer samedi, quoi qu'il arrive. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait fini de lire le roman. Il ne lui restait plus qu'une cinquantaine de pages et elle en était au passage le plus intéressant. Ces amours clandestines, qui se poursuivaient malgré mille péripéties et force contrariétés, la passionnaient. De plus, le roman était bien écrit. Isaura avait une expérience de lectrice assez poussée pour en juger ainsi. Elle hésita. Mais elle se rendait compte qu'elle n'avait même pas le droit d'hésiter. Les chemises l'attendaient. Elle entendait un bruit de voix à l'intérieur : sa mère et sa tante bavardaient. Ces femmes étaient bien loquaces. Qu'avaient-elles donc à dire toute la sainte journée qui n'ait pas déjà été dit mille fois ?

Elle traversa la chambre où elle dormait avec sa sœur. Le roman se trouvait sur la table de chevet. Elle jeta dessus un coup d'œil vorace, mais poursuivit son chemin. Elle s'arrêta devant la glace du placard à vêtements qui la reflétait de pied en cap. Elle portait une blouse sobre qui moulait son corps svelte et maigre, mais souple et élégant. Elle parcourut du bout des doigts ses joues pâles sur lesquelles les